

SOCIÉTÉ

■ ■ ■ jours, mais c'est aussi une autre ville, plus amène, plus détendue, plus ostentatoire aussi. Les berges du Rhône, autrefois sinistre succession de parkings, sont devenues des quais agréables, pelouses où l'on vient s'étendre une bière à la main, enfilade de bars-péniches d'où s'échappent les sons d'une vie nocturne sans complexes. Le vénérable hôpital de l'Antiquaille n'est plus: il abrite aujourd'hui un restaurant luxueux. Quant aux pentes de la Croix-Rousse, elles sont méconnaissables: les sombres ruelles où l'on ne se promenait guère à la nuit tombée sont aujourd'hui un repaire de bobos qui ont changé en lofts les anciennes habitations de canuts. Symbole de la transfiguration des «pentes»: le passage Thiafait, jadis traboule en ruine, encore impraticable dans les années 90, est un village de créateurs, une pépinière de jeunes talents lyonnais de la mode. Il faut encore une fois se frotter les yeux pour croire à ces hauts murs ravalés, à ces vitrines tendance, à ces jeunes qui font une

pause au Café cousu, au cœur même de ce passage que l'on a connu si noir. Isabelle Gleize, directrice des lieux, sourit de l'étonnement de la visiteuse. «*Certains Lyonnais n'osent toujours pas venir ici. Ils n'ont pas compris que les pentes sont devenues depuis un bon moment fréquentables.*»

Bar bondés. La boussole affectives s'affole au contact de cette ville transfigurée, car il y a désormais plusieurs pôles qui aimantent vos pas d'un bout à l'autre de l'agglomération quand il n'y avait, il y a quelques années, qu'une seule artère ou presque où promener son ennui: la rue Victor-Hugo, suivie de l'éternelle rue «de la Ré». Aujourd'hui, d'un coup de Velo'v, on varie les plaisirs, on rejoint le parc de Gerland, la Cité internationale, les pentes et leurs bars bondés. Et puis, partout, il y a des touristes, nez en l'air, émerveillés par la théâtralité des passages secrets, des cours intérieures et des façades pastel. On s'arrête donc à Lyon, désormais?



Calixte

Tout vrai Lyonnais possède dans sa bibliothèque un exemplaire de «Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise», publié en 1926 par l'écrivain lyonnais Jean Dufourt. Le roman raconte comment Philippe Lavrignais, Parisien en stage chez un fabricant de soieries, est introduit à la vie lyonnaise et aux mœurs de l'austère bourgeoisie locale par son ami Calixte Paterin. Le récit de leurs pérégrinations dans une ville sombre, travailleuse et discrète a connu un immense succès à sa publication et a surtout contribué à diffuser largement quelques stéréotypes sur la ville.

Il y a quinze ans, cette ville n'était pourtant pour le reste de l'Hexagone qu'un tunnel permettant de gagner le Sud, une agglomération que l'on traversait nez bouché... Surtout ne pas respirer les pots d'échappement des embouteillages de Fourvière – les plus denses d'Europe. Ne pas respirer non plus l'air vicié de cette ville réputée si froide, si fermée, si laborieuse.

«Aucune autre grande ville française n'a eu longtemps si mauvaise réputation», admet le sociologue Jean-Yves Authier (auteur de «Sociologie de Lyon», La Découverte). Au fond, l'identité lyonnaise était il y a peu si forte, et surtout si négative, qu'il n'y avait pour le natif de la ville que deux possibilités. La revendiquer au point des'étonner que l'on puisse seulement vivre ailleurs, connaître sur le bout des doigts son Calixte (voir encadré) et surtout vanter éperdument, si possible à ces fous de Parisiens, les mérites de cette ville «à une heure de la montagne, à deux heures de la mer» – avantage paradoxal, quand on y pense, qui consiste à fuir la ville le plus vite possible. Ou bien aller respirer sous d'autres cieux, «monter» à Paris, vivre n'importe où ailleurs en prenant soin de dissimuler d'où l'on vient sous peine d'entendre au seul mot de Lyonnais noircir aussitôt sa propre réputation...

Orest apparu depuis peu, en sus des fuyards et de ceux qui ont pris

